



## CINÉMA

# Ashkal

## «Les Jardins de Carthage, un rêve qui n'a pas abouti»

Derrière l'enquête menée par deux policiers dans un quartier singulier de Tunis évoquant l'ancien régime, le cinéaste Youssef Chebbi explore les fragilités et incertitudes de la Tunisie. Une plongée sombre au service de questionnements sur les soulèvements populaires, la religion et la politique.

«**A**shkal», en arabe, signifie «formes, motifs» – plus exactement «le contour de la chose», sa forme extérieure. Il peut ainsi désigner aussi bien un bâtiment qu'une silhouette, une ombre. On ne pouvait rêver terme plus précis pour décrire l'incroyable premier long métrage de Youssef Chebbi, tout en formes géométriques irréelles se découpant sous un ciel d'ardoise, silhouettes furtives plantées immobiles dans le noir, corps qui se désintègrent derrière les flammes et dont on ne devine plus que de vagues contours. Des ombres qui peuplent l'enquête glaciale et passablement effrayante de deux flics, Fatma et Batal, sur un corps calciné retrouvé dans les Jardins de Carthage, quartier de Tunis laissé à l'abandon, entrelacs d'opulents immeubles lancé sous le régime Ben Ali dont la construction, stoppée net par la révolution de 2010, reprend pénible-





ment. Vite vue, vite réglée, l'affaire est, malgré quelques incohérences, consignée au registre des suicides.

Jusqu'à ce qu'un deuxième corps soit retrouvé calciné, toujours au même endroit. Et que tout bascule dans un film décharné, aux frontières du réel, récit d'un bout de société en friche, entre nœuds politiques et échappatoires mystiques, dans un Tunis de science-fiction, où des moutons dépenaillés viennent brouter au pied de bâtiments de luxe abandonnés, où la jeunesse tente de se faire une place au milieu de rescapés de l'ancien régime qui ne savent plus bien eux-mêmes qui ils sont, où une vérité pure, inaltérée, tente d'exister dans un monde où chacun a la sienne. Et où le feu ne se propage pas mais se « donne », comme s'il n'était pas un instrument de destruction mais une porte, un passage. Moins un danger qu'un lieu accueillant – comme ce film, à la fois étrange, inquiétant, aux espaces démesurés mais confortables, rassurant, à la manière d'un musée richement meublé dont on se rendrait compte, une fois installés, accoutumés au lieu et à ses bizarreries, que les murs sont en train de se rapprocher et de se refermer sur vous. Un tour de force balancé sans rien de trop (1h30) et avec une infime minutie par Youssef Chebbi, 39 ans, après deux courts et un documentaire. Nous sommes allés à sa rencontre quelques jours avant la sortie du film.

**Quel a été votre parcours ?**  
J'ai fait l'essentiel de ma culture cinématographique dans les vidéoclubs, notam-

ment un, à Tunis où j'ai grandi, qui s'appelait Mauvais Sang. Je suis ensuite arrivé en France à l'âge de 17 ans, à Amiens, où je suis allé à l'université. C'est là que j'ai fait la connaissance de mon monteur, Valentin Féron, et du coauteur du scénario d'*Ashkal*, François-Michel Allegrini. J'ai fait deux courts métrages, *Vers le Nord* en 2010 et *les Profondeurs* en 2012, où j'essayais déjà d'aborder le film de genre. Mais ma première vraie expérience a été *Babylon*, un documentaire sur les camps de réfugiés dans le sud de la Tunisie coréalisé avec Ala Eddine Slim en 2012. C'est un film qui m'a procuré un grand sentiment de liberté et j'ai absolument voulu retrouver ça sur *Ashkal*.

**C'est pour cette raison qu'on trouve peu d'acteurs professionnels dans le film ?**

Oui, je voulais montrer de la manière la plus fidèle possible le quartier où se passe l'histoire, que la fiction vienne se greffer dessus sans trop déformer les choses. J'ai donc très vite eu l'idée de travailler directement avec les gens qui y vivent, que j'ai trouvés en faisant mes repérages. A part Mohamed Grayaâ qui joue le rôle d'un des deux flics, Batal, il y a très peu d'acteurs confirmés. Fatma Oussaifi, qui joue l'autre inspecteur, vient de la danse. C'est son premier rôle. **Quel a été l'élément déclencheur d'*Ashkal* ?**

C'est ce lieu, les Jardins de Carthage. Son étrangeté, l'ambiance qui y règne et qui me donne parfois l'impression d'un studio de cinéma à ciel ouvert. On croirait un dé-

cor totalement fabriqué. J'ai beaucoup filmé à l'intérieur lors des repérages et il se passait déjà quelque chose de fort à l'image.

**Les scènes les plus intenses et les plus effrayantes du film, ce sont justement ces déambulations nocturnes dans les bâtiments du quartier. On a l'impression que tout peut arriver.**

C'est aussi un carrefour temporel. Il représente à la fois le passé, l'ancien régime, et un avenir – on ne sait pas vraiment aujourd'hui où il va, ce qu'on va bien pouvoir faire de ce truc monumental. C'est touchant d'une certaine manière, parce que même si c'est un vestige de l'ère Ben Ali, ça reste un rêve qui n'a pas abouti. Accessoirement, c'est aussi un lieu très différent du reste de Tunis, qui est une ville où tout se fait en voiture. Aux Jardins de Carthage, on peut marcher, le temps ralentit.

**On voit à un moment dans le film une pancarte qui annonce des résidences de haut standing. Le lieu vivait une population aisée ?**

Oui. On a tourné il y a un an et, entre-temps, les choses ont déjà énormément changé. Beaucoup d'immeubles sont maintenant occupés par des gens qui travaillent à la télé, dans les banques d'affaires, quelques membres du gouvernement aussi. C'est donc un lieu très lié au pouvoir. Le projet initial était de toute façon de faire quelque chose de très opulent, à la Dubaï. Je me demande même s'ils n'avaient pas pensé à complètement fermer le lieu pour en faire un genre d'îlot surprotégé. A chaque entrée du

quartier, il y a un commissariat de police.

***Ashkal* s'impose très vite comme un pur film de genre, à mi-chemin entre le thriller et le film fantastique. Auquel viennent se greffer des éléments sociaux, politiques, religieux, voire mystiques. Mais ça reste un film très ouvert. On peut le regarder au premier degré comme y chercher mille allégories.**

On voulait, avec François-Michel Allegrini, que le film soit le plus ouvert possible parce que les questions qu'on aborde sont complexes et qu'il est impossible d'y apporter des réponses claires et définitives. On souhaitait aborder le sujet des soulèvements populaires, pas seulement en Tunisie mais en général. La question de la religion et, au-delà, de ce en quoi on choisit de croire. En écrivant le scénario, on avait en tête l'idée que le spectateur puisse habiter le film, qu'il trouve un lieu à occuper. Qu'il accepte cette complexité et y trouve sa place. **Ce que vous faites du feu est particulièrement intéressant. C'est un danger, une arme, mais au fur et à mesure qu'on avance dans le film, ça ressemble de plus en plus à un accès, une porte.**

Le feu est un élément central de l'histoire des Jardins de Carthage. La construction du lieu s'est arrêtée au moment des premières immolations, ça a tout figé d'un coup. On peut y voir un symbole politique mais ça a aussi une connotation spirituelle, religieuse, voire prophétique. Lors de la révolution, le feu a





littéralement soulevé les esprits et je voulais évoquer ça sous plusieurs aspects. D'autant qu'avec les années, l'immolation a perdu de sa force. C'est un acte qui s'est banalisé et dont la société tunisienne s'est désintéressée. Mais pour moi ça reste une image forte, qui dépasse la réalité et appelle un champ d'interprétations plus large. **Ashkal réussit justement à aborder énormément de sujets sans que jamais ça n'ait l'air forcé ou artificiel, comme par exemple la corruption de Batal, un flic qui a sévi sous l'ancien régime.**

C'était un personnage intéressant à travailler parce qu'en tant que policier, il a vécu la révolution d'une manière très particulière. Même si la police reste toujours un problème en Tunisie, il faut se souvenir qu'à l'époque de Ben Ali, elle avait les pleins pouvoirs. Les flics faisaient ce qu'ils voulaient. Et puis, du jour au lendemain, ils se sont retrouvés seuls et paumés. La police n'était plus crainte et ils ne savaient plus ce qu'ils devaient faire. C'est ce qu'illustre le personnage de Batal – il a perdu ses repères, il appartient au passé.

**A l'inverse de sa coéquipière Fatma, qui est plus jeune, intègre. Moins insérée socialement aussi. C'est un personnage très proche de ceux qu'on peut trouver dans certains films de Paul Schrader comme *Light Sleeper*, *The Card Counter*...**

Elle a un côté très secret. Contrairement à Batal, on n'a pas voulu dessiner précisément son histoire, sa psychologie. Batal, on comprend

d'où il vient, elle est davantage une page vierge. On ne voulait pas non plus jouer sur le côté «femme flic en Tunisie», il fallait que ce soit évident, qu'il n'y ait rien à justifier. C'est le personnage le plus important – c'est elle qui nous fait découvrir les lieux, qui réussit à entrer en connexion avec cet endroit, parce que c'est la seule qui arrive à sortir de la réalité, de la simple lecture politique ou sociale de l'histoire. Chacun cherche à attribuer une forme de vérité aux événements – certains y voient du terrorisme, d'autres une prolongation de la révolution – mais Fatma est la seule qui va aller chercher au-delà de la vérité.

**Par son rythme, certains de ses éléments, le film ressemble à un lointain cousin du *Cure* de Kiyoshi Kurosawa. Même si votre «tueur» n'est pas comme dans le film de Kurosawa, une figure du mal absolu – ce qui le rend plus inquiétant encore.**

On peut y voir un terroriste, un prophète ou un anarchiste, un sauveur ou un destructeur. Chacun doit trouver sa vérité. Il se trouve que mon producteur m'a conseillé de revoir le film de Kurosawa quelques semaines avant le tournage, parce qu'il trouvait qu'il y avait un lien entre les deux films. A l'arrivée, ça m'a énormément rassuré sur *Ashkal*. Sur la possibilité de faire un film de genre avec ces moyens-là, ce rythme-là, en restant crédible et en développant, j'espère, quelque chose de particulier.

Recueilli par

**LELO JIMMY BATISTA**

Photo

**ZOÉ CHAUVET**

**ASHKAL** de YOUSSEF

**CHEBBI** avec Fatma

Oussaifi, Mohamed Houcine

Grayaa, Rami Harrabi...

1h32.





Pour Youssef Chebbi, «l'immolation reste une image forte, qui dépasse la réalité».

JOUR2FETE





Youssef Chebbi  
à Paris lundi.

